

COMMENTAIRE DE L'ARTICLE D'ALICE LAMY PAR LAURENCE PERBAL

Il est difficile de trouver deux univers plus opposés que ceux développés dans ces deux articles. Le premier s'intéresse à la mouvance et aux interactions entre les concepts de substance, corps et quantité dans l'univers de la philosophie naturelle du Moyen-Age. Le second s'interroge sur la dynamique évolutive du concept de gène dans la biologie moderne du 20<sup>ème</sup> siècle. Si les deux articles s'intéressent certes aux corps naturels et biologiques et à la façon dont ils sont appréhendés chacun dans leur paradigme, ces mêmes paradigmes diffèrent dans leurs postulats métaphysiques, leurs constructions épistémologiques et leurs motivations philosophiques.

La théologie naturelle s'attache à retrouver les traces du divin dans la nature. Elle part de postulats métaphysiques indiscutables - l'existence de Dieu, la création de la nature, le principe eucharistique, etc. - et tente de comprendre la façon dont Dieu a mis en place son plan divin dans la nature. Ainsi, le contexte eucharistique de la présence du corps du Christ dans le pain et le vin est une énigme qu'il convient de résoudre pour espérer se rapprocher de Dieu et l'honorer grâce à une meilleure compréhension de ses desseins. C'est à partir de ce défi intellectuel que Walter Burley et Guillaume d'Ockam discutent au 14<sup>ème</sup> siècle des propriétés des corps naturels et du statut de la « quantité » par rapport au concept de « substance ». Malgré leurs oppositions, ils respectent néanmoins tous les deux la loi physique de l'impénétrabilité des corps et leur « solitude nécessaire », pour reprendre les propres termes de l'auteur.

À l'opposé de ces discussions de philosophie naturelle se tient l'univers de la biologie moléculaire du 20<sup>ème</sup> siècle. Plus de postulats métaphysiques et plus de théologie naturelle. Le matérialisme et le naturalisme se sont imposés progressivement dans la science moderne. Elle se veut méthodologiquement matérialiste : elle refuse par définition de référer ses questions, ses réponses et de fédérer ses méthodes de recherche à un transcendant. Dieu est expulsé du domaine de la science. Son existence et les dogmes chrétiens sont rangés dans le domaine des croyances et de la foi personnelle, ils ne peuvent plus guider et limiter la recherche scientifique. Les questions s'ouvrent à l'infini sans frontière visible dans un monde physique sans « méta- ». Les naturalistes ne font donc plus de théologie naturelle et à ne plus regarder vers le ciel, ils se sont insinués de plus en plus profondément dans les corps naturels. Le principe d'impénétrabilité des corps biologiques s'est dissout : ils se sont progressivement décomposés, s'ouvrant toujours plus aux outils de réduction de la biologie moderne. Les corps naturels sont devenus moléculaires et le gène est le corps biologique roi du 20<sup>ème</sup> siècle. Cette décomposition toujours plus profonde des corps se reflète dans les définitions attribuées au gène :

un gène-phénotype, un gène-enzyme, un gène-protéine, une gène-acides aminés... En ce début de nouveau millénaire, il n'est même plus seulement l'une ou l'autre de ces entités. Il existe à travers l'ensemble des définitions qui se sont succédées pendant plus de cent ans, il est pluriel selon les besoins de l'expérimentateur. La « solitude nécessaire » s'est faite « enchevêtrement essentiel ». Les corps naturels se sont démultipliés et décomposés et ils existent désormais dans un rapport d'interdépendance et dans une hiérarchie dynamique qui donne à chacun de ces corps un sens biologique. Personne ne peut prédire la fin de la décomposition, les frontières et les barrières sont immanentes et donc par définition relatives.

Ainsi, près de sept siècles séparent les approches des phénomènes naturels présentées dans ces deux articles : de la recherche de Dieu à la recherche du gène et du monde enchanté au corps pénétré.